

situés les puestas (ou putzas), pâturages sans limites, où, comme en Espagne, les animaux passent toutes les saisons en plein air, sans jamais entrer dans une étable. Des Grecs et des Arméniens possèdent ces puestas à titre de fermage; en retour ils s'engagent à monter quelques régiments de cavalerie hongroise.

Dans ces plaines, où, pour retrouver sa route, il faut chercher les étoiles au ciel, les troupeaux vivent sous la garde de bergers appelés guylas et julaz. Les mœurs de ces derniers frappent par leur rudesse. Ils gardent les moutons et partagent avec eux les variations et les inconvénients du temps. Quinze à seize chiens, compagnons inséparables, surveillent les troupeaux la nuit et le jour. Les julaz se montrent rarement parmi les hommes. On les dit féroces. La peinture qu'en ont faite les voyageurs n'est pas attrayante. Une chemise et un pantalon de grosse toile, enduite de graisse et noircie par l'usage, préservent leurs corps de la pique des mouches qui abondent en ces contrées. Leur chaussure n'est qu'une semelle de cuir et de paille fixée par des courroies autour de la jambe. Ils ornent leurs chapeaux de rubans, et suspendent à leurs épaules un manteau de laine blanche (*kepenek*) chargé de boutons d'un métal luisant. Tel est leur goût pour cet ornement qu'ils se le procurent quelque fois par le crime. Ils graissent leurs cheveux et les relèvent en nœud au-dessus des oreilles.

Malgré le peu de soin donné à l'entretien de ses bestiaux, la Hongrie ne le cède sur ce point qu'au comté de Kent en Angleterre. Le bœuf hongrois est grand et bien fait; son poil court est luisant; sa couleur, la plupart du temps, blanche ou grisâtre.

La Hongrie possède de fort beaux moutons dont les propriétaires ont varié l'espèce en la croisant avec des mérinos; il y a aussi une race à cornes fourchues, qu'on n'élève dans aucun autre pays, excepté sur les montagnes d'Ida et dans quelques îles de l'Archipel. Quelques magnats, à l'instar des grands d'Espagne, entretiennent des milliers de moutons de race supérieure et en tirent chaque année un profit considérable. Le troupeau du prince Charles Esterhazy est évalué à 3 ou 4 mille têtes.

Les chevaux hongrois sont de petite taille et de faible complexion; défauts qu'ils rachètent par une élégance de formes remarquable. Marie-Thérèse et Joseph II se sont vivement intéressés à la multiplication des haras; mais ils n'ont été que faiblement secondés dans leur entreprise.

La culture des vignes n'est pas une branche de commerce moins importante en Hongrie. Qui n'a point en effet entendu célébrer le tokay, dont la généreuse liqueur, dit une chanson hongroise, a la couleur et le prix de l'or? Les vignes qui le fournissent croissent sur une montagne dépendant des Carpathes et qui n'a pas quatre lieues de longueur, le Hegy-Allya. Le soleil y concentre toute sa force, et ses rayons, par la réverbération des sables, doublent leur intensité. Transplanté, le cep du tokay change de nature. Bientôt il n'est plus reconnaissable.

On compte trois qualités de tokay: les larmes qui se distillent d'elles-mêmes des raisins secs donnent la première; la seconde est due à une légère pression des grappes; la troisième à une beaucoup plus forte.

Chose étrange! Le propriétaire et le vigneron du tokay ne tirent aucun avantage de leur heureuse position. Ils abandonnent le tonneau de vin pour une somme qui compense à peine leurs frais et leurs peines; et l'on a vu la bouteille se payer trente florins à Londres. N'est-ce pas le "*Sic vos non vobis*" de Virgile?

Les vins rouges de Menès, de Rust et d'Oedenbourg sont aussi fort estimés. On les cultive sur les côtes occidentales du lac Neusiedl, dont l'élévation et la direction sont telles que les rayons du soleil tombent obliquement sur les vignes. La France est la seule contrée d'Europe qui produise autant de vins que la Hongrie.

Mais il n'est aucun pays qui puisse rivaliser avec sa partie méridionale pour le blé, le seigle, le maïs, et toutes sortes de plantes; non-seulement les comtés du Nord, mais l'Allemagne et l'Italie, dans les années stériles, y trouvent un véritable magasin. La grande île de Selmt, à qui sa fertilité a valu le surnom de *Jardin d'or*, produit en abondance le froment le plus recherché du royaume.

Toutefois, il faut bien le dire, les habitants de la partie méridionale mettent beaucoup de négligence à profiter de toutes ces richesses dont la nature se montre si libérale envers eux. Dans les montagnes le paysan est plus actif.

II. LES PEUPLES.

Certes, une contrée aussi magnifique était bien faite pour exciter la convoitise. Les Barbares, qui vinrent du Nord s'abattre sur l'empire romain, en apprécièrent les avantages. Nous les voyons s'y arrêter, et mettre fin à leur vie aventureuse, mais aux premiers en succèdent d'autres, et ceux-ci à leur tour subissent une troisième invasion, et de même pendant plusieurs siècles. Chose rare et peut-être unique dans l'histoire, ces populations ne se mêlent point; elles ne perdent ni ne gagnent au voisinage; chacune conserve sa physionomie, son caractère, sa religion, son langage. Les vieilles haines de vainqueurs à vaincus ne sont point éteintes; les institutions ont pris soin de les perpétuer. Les signes extérieurs, et plus encore la loi, distinguent les deux races l'une de l'autre; l'une, toujours à cheval et en armes, maîtresse du sol qu'elle a conquis; l'autre, forcée d'obéir, attachée à la glèbe, sans droits, sans existence légale, nulle.

Voici d'abord les derniers venus, les Hongrois ou Magyars, qui donnent leur nom au pays; puis les Slaves et les Croates, anciens propriétaires du sol; les Valaques, fiers de s'appeler Roumains; les Allemands, les Bohémiens ou Zingares, ces fils de la malédiction; enfin les Français venus au temps de Marie-Thérèse. Ils ont fondé quelques villages, et leur ont donné des noms qui rappellent leur patrie.

... Et parva simulacra Trojæ.

La religion du souvenir est si douce en exil!

L'étude de quelques-uns de ces peuples donnera la clef des événements dont la Hongrie vient d'être le théâtre.

LES MAGYARS.

Ils apparaissent, au neuvième siècle, sous la conduite d'Arpad. Sortis des montagnes du Thibet, ils ont fait trois grandes stations, dont il est facile de retrouver la trace; au